

Chapitre 1

Où suis-je ? Pourquoi fait-il si sombre ? Que quelqu'un vienne me chercher ! A l'aide ! Au secours ! D'où vient ce bruit ? Pourquoi suis-je ici ? Mais où suis-je ? J'étouffe...

Xavier se réveilla en sursaut, haletant, oppressé par une sensation claustrophobique générée par cet étrange cauchemar. Il se réveillait ainsi chaque nuit, paniqué par les sensations si réalistes qu'il ressentait chaque fois, le corps ruisselant de sueur froide. Il regarda les chiffres projetés par son réveil sur le plafond sombre de sa chambre et se rendit compte qu'il n'était que quatre heures trente-sept. Xavier referma les yeux, son réveil ne devant se déclencher qu'à sept heures, et c'est l'esprit préoccupé par ce rêve revenant quotidiennement hanter ses nuits qu'il chercha durant près d'une heure un sommeil qui devenait chaque jour plus difficile à trouver.

*

Ce fut un air des Carmina Burana de Carl Orff qui le tira des bras de Morphée à sept heures en ce mercredi matin. Il chercha à tâtons la source de ce brusque réveil et appuya sur un petit bouton rouge qui coupa la musique. Il resta étendu ainsi, ne pensant à rien et fixant les chiffres rouges au-dessus de lui jusqu'à sept heures quarante, et dut se lever s'il ne voulait pas prendre trop de retard dans son rituel matinal avant d'aller travailler

Xavier avait des horaires assez libres mais plus tôt il débiterait sa journée et plus tôt il la terminerait. Il était démarcheur pour une société qui vendait des fenêtres

ayant pour faculté de récupérer l'énergie solaire pour chauffer ou climatiser l'intérieur de la pièce où elles étaient installées. L'argument de vente qui justifiait l'achat à un prix prohibitif d'un tel matériel était bien entendu l'économie d'énergie que chacun s'efforçait d'optimiser, et Xavier lui-même en était équipé et économisait ainsi beaucoup d'argent sur sa facture annuelle d'électricité, ce qui lui avait permis d'amortir son achat en à peine cinq ans. Cette invention avait fait fureur vers le début des années deux mille cent vingt mais, dix ans après, presque tout le monde en était équipé, et la longévité de ce genre de matériel étant légendaire, son travail quotidien était ponctué de refus catégoriques de la part de ses prospects.

Xavier prépara son café noir habituel et fit griller trois tranches de brioches sur lesquelles il tartina un peu de beurre, avala rapidement ce petit déjeuner et retourna jusqu'à sa chambre pour choisir les vêtements qu'il allait porter pour aller travailler. Il ouvrit son armoire et constata comme régulièrement qu'il avait rangé toutes ses chemises sans les repasser, d'une part par fainéantise, mais également car ces derniers jours avaient été mouvementés et qu'il n'avait pas eu beaucoup de temps pour s'occuper de lui-même. Il prit celle qui lui parut la moins chiffonnée et fila à la salle de bain.

Il prit dans le placard une grande serviette qu'il posa à proximité de la douche avant d'y pénétrer, régla la température à trente-huit degrés et activa les puissants jets d'eau émanant de dix-huit orifices répartis à différentes hauteurs sur les parois qui l'entouraient. Il ferma les yeux pour mieux sentir la sensation de relaxation que lui procurait la pression de l'eau sur chaque partie de son corps et dont il avait grandement besoin pour refaire le plein d'énergie après une nuit sans sommeil passée à angoisser au sein de rêves récurrents dont il ne comprenait pas le sens.

*

Xavier était depuis un bon quart d'heure sous la douche, perdu dans ses pensées, se demandant pour quelles raisons il vivait encore seul à trente-quatre ans. Brun aux yeux verts, du haut de son mètre quatre vingt dix et avec sa carrure athlétique, les aventures avec les femmes étaient pour lui monnaie courante, mais toutes ses histoires se finissaient rapidement car il semblait y avoir quelque chose en lui qui les dérangeait, bien qu'aucune ne lui ait donné de raison valable pour le quitter.

Il sortit brusquement de ses pensées lorsque la pression des jets retomba brutalement comme cela arrivait régulièrement suite aux grandes sécheresses des années passées, qui avaient poussé l'Etat à mettre en place des restrictions d'usage de l'eau et à limiter chaque foyer à un volume précis quotidien. Xavier se sécha rapidement puis s'habilla, enfilant son costume noir et une chemise de soie orange froissée qu'il masqua par un pull à col en V de teinte similaire. Il détestait s'habiller de cette façon mais était contraint de le faire quotidiennement pour donner au client l'image de marque que la société voulait refléter au travers de ses employés en leur faisant porter des vêtements aux couleurs de la marque.

Il enfila ses mocassins noirs qu'il cirait régulièrement avec soin puis sortit de son appartement, prêt à entamer une nouvelle journée de travail. On était au mois de décembre et, la température avoisinant les moins vingt degrés, il dut remonter rapidement le col de son manteau pour se protéger comme il le pouvait du froid qui lui mordit les oreilles et les joues instantanément. Xavier se réjouit en se rendant compte qu'il avait garé sa voiture à quelques pas de l'entrée de son immeuble la veille au soir, alors qu'il était persuadé de l'avoir laissée à au moins cent mètres de chez lui.

Il rentra à l'intérieur de sa Hellman H-21, modèle de milieu de gamme d'une marque ayant fait ses premiers pas sur le marché automobile cinq années plus tôt, et, à peine

installé, activa le siège chauffant et programma la température ambiante à vingt degrés. Il désactiva ensuite le guidage automatique en lequel il n'avait pas entièrement confiance, mit le moteur en marche et se réchauffa progressivement tandis qu'il roulait en direction de son premier quartier à démarcher.

*

Cela faisait vingt minutes qu'il roulait, écoutant un morceau de Beethoven. Il se sentait bien, prêt à entamer une nouvelle journée de travail durant laquelle il n'avait pas prévu de rencontrer de clients importants. Il allait simplement se contenter de démarcher de nouvelles personnes susceptibles de devenir clientes, préalablement contactées par les secrétaires de l'entreprise pour laquelle il travaillait.

Tout allait donc pour le mieux, son esprit faisant abstraction pour le moment de ses quelques tracas et de sa fatigue, lorsqu'une sensation inexplicable le saisit d'un coup. Cette sensation ressemblait fortement au stress qu'il ressentait au réveil de ses rêves sombres, bien que moins intense, mais tout aussi déroutante.

Ce genre de malaise lui arrivait souvent et, malgré de nombreuses consultations auprès de médecins spécialisés, il n'avait toujours pas trouvé la source de ce problème qui, au fil du temps, était devenu réellement gênant au quotidien. Ceci ajouté à la fatigue accumulée par ses nuits agitées, Xavier n'était pas au meilleur de sa forme et aurait tout donné pour avoir une semaine de repos, ce qui aurait pu tout faire rentrer dans l'ordre en mettant fin à ces cauchemars qu'il mettait sur le dos du surmenage.

Son stress persistait, lui donnant l'impression que quelque chose l'oppressait, l'empêchant de respirer librement, mais Xavier n'y voyait aucune raison.

Il entrouvrit la fenêtre, et le contraste entre la température intérieure et extérieure fut tel que son stress s'envola

aussitôt et laissa place à des tremblements incontrôlables. Xavier s'arrêta brusquement sur le bas-côté, se faisant klaxonner au passage par un automobiliste qui le suivait de près, et resta ainsi quelques minutes, les deux mains crispées sur le volant, avant que son corps ne régule sa température et qu'il ne se retrouve en possession de tous ses moyens pour reprendre la route.

Xavier appréhendait de reprendre son chemin mais se devait de ne pas perdre de temps pour ne pas arriver en retard à son premier rendez-vous et rebuter ainsi un prospect qui lui avait déjà été annoncé comme n'étant pas très enthousiaste à l'idée de son passage.

Il descendit la climatisation à quatorze degrés pour éviter un nouveau choc thermique quand il sortirait de la voiture, puis se réengagea sur la route après avoir vérifié dans son rétroviseur que personne n'arrivait. Il roula lentement pendant quelques temps, son regard dans le vague, réactiva le guidage automatique car il avait du mal à se concentrer sur la conduite, et se rendit compte après s'être laissé mené pendant quelques minutes qu'il avait manqué la sortie qu'il devait prendre depuis au moins un kilomètre. Il reprit le contrôle de la voiture et fit demi-tour au prochain rond-point, puis prit la direction du quartier qu'il devait visiter.

La journée de Xavier commençait plutôt mal et lui avait enlevé le peu de courage qu'il avait pour aller travailler. Ses problèmes de santé ne cessaient pas et cette situation devenait dangereuse pour lui, du fait qu'il passait ses journées sur la route et qu'un malaise un peu plus violent que les autres pourrait lui coûter la vie.

Il fallait qu'il fasse quelque chose mais, après toutes ces années de troubles récurrents, il avait l'impression d'avoir déjà tout essayé.

Chapitre 2

D'où vient cette lumière ? Comment est-il possible de générer une telle énergie ? Que cette fraîcheur et cette clarté sont agréables ! Où suis-je ? Je voudrais rester ici pour l'éternité...

La sirène hurla à cinq heures trente comme elle le faisait tous les matins pour réveiller les habitants des quartiers et les appeler au travail. Tout le monde, de dix à soixante-dix ans, était réquisitionné afin de réaliser la production d'énergie nécessaire quotidiennement pour maintenir l'éclairage permanent de la ville, besoin vital à la survie de tous.

Amandine regarda par l'unique fenêtre de son petit logement de quatorze mètres carrés et ne vit, comme d'habitude, que les immeubles délabrés alentours, plongés dans la pénombre. La surface grise de leurs murs muait petit à petit comme tous les matins à cette heure-là, en laissant émaner de chacune de ses fenêtres de faibles lueurs qui apparaissaient dans un ordre aléatoire au fur et à mesure que les travailleurs se levaient. Elle alluma la lumière de son propre appartement, et un éclairage aussi faible que celui des logements voisins fut émis par l'unique ampoule électrique de la pièce.

Amandine ne disposait que d'une heure pour se préparer et se rendre à son travail à partir du moment où elle entendait la sirène matinale, et le seul moyen de rester un peu au lit après s'être réveillée aurait été de se lever avant que cette sirène ne se déclenche. Mais les nuits étant déjà très courtes même en se couchant tôt, tout le monde se

levait à la même heure, voire un peu plus tard pour certains qui ne mettaient que très peu de temps pour se préparer. Sachant qu'il lui fallait une demi-heure pour faire le trajet, cela ne lui laissait donc que trente petites minutes pour manger, se laver et s'habiller, mais elle en avait l'habitude et ses gestes étaient les mêmes chaque matin.

Elle versa un peu de poudre blanche dans un bol, actionna le déclencheur d'une bouteille d'eau à réchauffage automatique par réaction chimique et, quelques secondes après, versa de l'eau bouillante pour reconstituer un lait de synthèse. Elle avait entendu dire qu'autrefois des animaux appelés vaches produisaient directement ce genre de liquide sans avoir à passer par l'intermédiaire de cette poudre dont elle ne connaissait d'ailleurs pas l'origine. Elle se découpa ensuite un morceau de la ration de pain qui lui avait été distribuée la veille et avala son petit déjeuner en moins de cinq minutes.

Elle se déshabilla ensuite et se frotta rapidement, mais avec soin, chaque partie de son corps avec une poudre lavante qui avait pour propriété de tuer toutes les bactéries, puis passa ensuite sous une douche d'air sous pression en guise de rinçage. Amandine avait connu autrefois des douches à eau mais ce liquide indispensable devenait une denrée rare et cela faisait de nombreuses années que les logements n'avaient plus d'eau courante, sauf peut-être chez les familles les plus fortunées. Pour les autres, de l'eau était distribuée en bouteilles chauffantes ou réfrigérantes et en quantité limitée.

Amandine s'habilla ensuite pour aller travailler, enfilant un pantalon en toile épaisse et un tee-shirt blanc portant comme inscription CPGA, du nom de l'entreprise dans laquelle elle travaillait depuis déjà vingt-quatre ans, c'est-à-dire aussi loin que remontait sa mémoire. Elle enfila une paire de chaussures noires en matière synthétique et

sortit de son appartement pour aller prendre le métro qui allait passer dans sept minutes.

*

Elle arriva au quai juste au moment le métro s'apprêtait à partir et eut juste le temps de rentrer avant que les portes ne se referment. Comme à son habitude, le wagon était bondé de monde et créait cette sensation d'être, comme on disait, serrés comme des sardines, qui devenait pour Amandine une véritable torture et un stress au quotidien. Elle avait besoin de respirer, besoin d'espace et de lumière, comme c'était le cas dans ce rêve où elle était si bien et où elle souhaitait retourner à chaque instant pour échapper à cette morne réalité.

— Salut la rêveuse !

Elle sursauta et se retourna pour tomber face à un de ses collègues de travail et ami, Sam. C'était un homme de taille moyenne, gentil et réservé, qui ne côtoyait aucun de ses collègues à l'exception d'Amandine. Il portait des lunettes aux montures fines derrière lesquelles se trouvaient des yeux d'un bleu intense qui étaient à l'origine du charme étrange qui se dégageait du personnage et qui plaisait tant à Amandine.

— Salut, comment ça va ?

— Comme d'habitude, super motivé par cette journée de merde qui nous attend comme toutes les autres depuis toutes ces années. Mais bon, de toutes façons, on n'a pas le choix. Et toi, comment vas-tu ?

— Ca va, je suppose qu'on pense tous la même chose que toi. J'aimerais tellement être ailleurs... mais où ?

Elle s'était posée cette dernière question à elle-même, s'interrogeant sur le lieu où pouvait se dérouler son rêve si agréable, dont elle ne se lassait pas de se remémorer les sensations si agréables et si réalistes qu'il lui apportait.

La voix du haut-parleur stoppa leur conversation pour annoncer l'arrivée au CPGA. Cette entreprise, dont le sigle

signifiait Centre de Production de Générateurs Autonomes, disposait de sa propre station de métro et voyait débarquer chaque matin plus de trois mille employés. C'était une des nombreuses entreprises fabriquant les générateurs d'énergie qui alimentaient en électricité les logements, contrairement à d'autres usines qui, quant à elles, étaient spécialisées dans la fabrication de générateurs de tailles gigantesques qui servaient à éclairer les rues et les stations de métro.

Un sifflement se fit entendre et tout le monde se rapprocha des portes du wagon pour débarquer. Le métro s'arrêta et, dans la cohue qui suivit instantanément l'ouverture des portes, Amandine perdit de vue Sam. Mais ils se retrouveraient peut-être au réfectoire pour la pause déjeuner ou bien après la journée de travail, douze heures plus tard.

*

Amandine arriva devant son poste juste à l'heure et se mit au travail tout de suite sous le regard attentif de son supérieur qui était là pour maintenir un rythme constant à la productivité des employés. La production n'attendait pas et tout le monde se devait d'être opérationnel à six heures trente précises, le retard étant extrêmement mal vu par l'entreprise, et chacun d'entre eux se traduisant par le retrait d'un des rares jours de repos annuels.

Les règles étaient strictes mais c'était le seul moyen qui avait été trouvé par le directeur pour que l'entreprise atteigne assurément les objectifs qui étaient fixés chaque jour. Amandine se souvenait qu'il y a quelques années, pour montrer son autorité, celui-ci avait sanctionné un employé qui avait accumulé trois retards au cours d'un même mois en le privant de la totalité de ses jours de repos annuels, ce qui avait eu pour conséquence de faire succomber le pauvre type à la fatigue au bout de dix mois. Cette anecdote

ayant refroidi la plupart des employés, les retards étaient devenus rarissimes.

Amandine regarda autour d'elle. L'intérieur du CPGA était peu éclairé comme la plupart des lieux qu'elle connaissait, et extrêmement bruyant. Elle prit une grande inspiration et se remit au travail, sans aucune motivation mais uniquement par crainte des représailles si elle manquait à son devoir. Sa tâche fastidieuse consistait à contrôler le bon fonctionnement des générateurs sortant de l'usine par toute une batterie de tests constituant un travail vraiment rébarbatif qui, après toutes ces années de service, avaient rendu ses gestes quotidiens machinaux.

La vie d'Amandine n'était rythmée que par son travail, excluant presque tout loisir par manque de temps, et c'est en repensant à son rêve qu'elle faisait chaque jour évader son esprit pour rendre moins pénible les longues journées qu'elle avait à affronter.